L'OR A L'EXPOSITION DE PARIS

Le pavillon du Canada, au Trocadéro, offre des spécimens nombreux et choisis de l'or recueilli dans l'Amérique anglaise. Le public peut y considérer quatre grandes vitrines, que garantissent de forts grillages en fer et sur lesquelles veille, jour et nuit, l'œil d'un gardien. C'est que ces vitrines représentent, tant en poudre qu'en paillettes et en pépites, plus de $30,000.

Deux d'entre elles contiennent des échantillons de l'or d'alluvion fourni par les rivières Columbia et Fraser de la Colombie anglaise ; on y remarque de nombreuses pépites dont quelques-unes atteignent de fortes dimensions. Les plus importants dépôts sont actuellement épuisés et on n'exploite plus guère dans la Colombie que les filons de quartz qui renferment de l'or natif soit seul, soit à l'état de mélange avec des sulfures.

Pépite du Klondike pesant 1400 grammes. Valeur 4200 francs

La troisième vitrine se rapporte aux importantes mines du Klondike. On sait combien cette exploitation en dépit des difficultés de toutes sortes dont elle est entourée, est aujourd'hui florissante. La production de l'or de cette contrée qui n'atteignait, en 1890, qu'une valeur d'environ $600,000, est passée à $25,000,000, en 1897, et atteindra, en 1900, l'énorme chiffre de $35,000,000.

Dans cette vitrine, se trouvent deux curiosités, une énorme pépite, dont nous donnons la reproduction, et un chapelet de pépites.

La pépite, découverte, en 1866, dans la rivière Chaudière, pèse le poids respectable de 45 onces, soit 1,400 grammes ; elle représente une valeur de $850. Elle mesure 17 centimètres de hauteur sur 8 centimètres de largeur.

Le chapelet, dont les éléments furent fournis par les divers alluvions des affluents de la rivière Yukon, est un présent que les mineurs catholiques du Klondike ont offert dans ces derniers temps à leur pasteur, le R.P. Gendreau. Sa valeur est estimée à $500.

La quatrième vitrine renferme les produits de la Nouvelle-Ecosse. Là, pas d'or d'alluvion ; toute la production est fournie par les filons quartzeux.

L'exploitation de la Nouvelle-Ecosse paraît appelée à un grand avenir. Elle a été étudiée avec grand soin par M. Faribault, un Canadien-français, géologue des plus distingués, qui a mis en évidence les qualités aurifères de ses filons. Il a démontré que c'était vers le faîte des plis anticlinaux que l'or se trouvait en plus grande abondance et que c'était par conséquent en ces points qu'il convenait de pousser les recherches. Il en est, du reste, en Nouvelle-Ecosse comme en Australie ; les filons aurifères jouissent partout des mêmes propriétés et cela n'a pas lieu de surprendre, la Nature obéissant partout aux mêmes lois.

L'or exerce partout son attrait, et il y a foule à l'Exposition devant les vitrines du Klondike. C'est pourquoi nous avons songé à reproduire la grande pépite de 1,400 grammes. Le visiteur peut suivre à quelque distance, dans la section du Transvaal, les opérations d'extraction que nous avons récemment décrites.

D'un autre côté, l'Australie, les Etats-Unis et la Guyane française exposent, comme le Canada, de nombreuses et magnifiques pépites. Il paraît que l'on en vend même près du pavillon de la colonie française de l'Amérique du Sud.

D...

UN REMÈDE QUE VENDENT LES BOUCHERS

Nous lisons, dans "Le Magasin Pittoresque," l'intéressant article suivant ;

Fréquemment l'on trouve dans les journaux des comptes-rendus de cures merveilleuses ; ces comptes-rendus n'ont généralement d'autre but que de faire acheter tel ou tel produit pharmaceutique pour le plus grand bien de la bourse des pharmaciens et surtout de l'inventeur de l'élixir vanté. Ou bien encore il s'agit d'une eau thermale dont il est dit merveille, et en vous engageant à aller prendre votre part de ses bienfaits, le rédacteur de l'écho ou de la réclame n'a certainement pas perdu de vue les bénéfices que retireront de votre placement les compagnies de chemin de fer d'abord, l'établissement thermal ensuite, et enfin les hôteliers auxquels vous serez contraint de demander une hospitalité peu gratuite.

Un produit bienfaisant que l'on trouverait partout, qui, incapable d'être monopolisé, rendrait impossible à tous, même à son inventeur, de tirer aucun bénéfice de sa vente, n'aurait évidemment aucune réclame de ce genre : à quoi bon ?

Il semble invraisemblable qu'un tel produit bienfaisant existe, n'est-il pas vrai ? Tout démontre l'impossibilité de son existence, et cependant... la plus bienfaisante des drogues que l'homme ait jamais absorbée n'est-elle point ce qui constitue sa nourriture quotidienne : pain, viande, légumes, etc., etc., et ces produits, dans leur simplicité, ne répondent-ils point à la précédente définition ? Eh bien ! supposez que de nouveaux Pasteurs viennent vous dire : quand vous êtes affaibli par la maladie, prenez ces aliments, ou tel de ces aliments ordinaires, de telle façon au lieu de les prendre de la façon habituelle, et vous serez guéri ; supposez que des médecins autorisés vous disent cela avec preuves à l'appui, vous auront-ils vanté un produit dont ils puissent retirer l'ombre d'un bénéfice autre que le plus grand de tous, la gloire, un produit dont un industriel, si malin fût-il, puisse espérer retirer le moindre argent ?

Ce préambule a pour unique but, ami lecteur, de vous accoutumer à cette idée... étrange, qu'il peut exister un remède, et un remède à l'action éminemment puissante, qui ne se vende point, ne puisse se vendre chez les pharmaciens, qui puisse être préparé par vous ou par le plus inhabile des cuisiniers avec ce seul produit, de vente courante chez tous les bouchers, avec la viande de boucherie.

Ce remède est le plasma musculaire ; ses inventeurs sont les docteurs, déjà célèbres pour d'autres travaux, Richet et Héricourt.

Ce remède s'obtient par simple écrasement de la viande crue, sans machine, sans artifice spécial, et il restaure avec une rapidité qui tient du prodige les organismes les plus délabrés, même ceux que dévore la plus impitoyable des maladies : la tuberculose.

On se rend chez un boucher, on y fait hacher menu 2 kilogrammes de viande crue, on verse sur cette viande un litre d'eau froide et on laisse en présence pendant quatre heures, puis on presse énergiquement. Il en résulte un peu plus d'un litre d'un liquide rouge ; c'est là la dose ordinaire qu'un adulte doit avaler dans sa journée.

Voici le procédé ; voyons maintenant ses résultats.

Lorsque, en mars dernier, les docteurs Richet et Héricourt firent connaître à l'Académie leur belle découverte, ils ne rendirent compte que d'expériences faites sur des animaux, des chiens. Les plus typiques avaient donné les résultats suivants : à diverses époques trente-quatre chiens ont été infectés de tuberculose ; la terrible maladie infectée chez eux à haute dose fit de rapides progrès et plusieurs moururent ; les autres étaient alors dans un état de détresse extrême, pour ainsi dire de mort imminente ; seize de ceux-là pris au hasard furent traités par la méthode en question, tous se rétablirent rapidement, tandis que les autres, laissés sans soins ou traités par différents remèdes, mouraient plus ou moins vite, mais mouraient tous.

Depuis, les résultats sur l'homme ont-ils confirmé es merveilles ? On va en juger.

D'après les inventeurs, un adulte pourrait sans inconvénient absorber journellement 2 litres de ce liquide rouge qui constitue le remède et dont la digestion est, paraît-il, des plus faciles ; or dans la localité où j'habite, un tuberculeux d'une quarantaine d'années, parvenu à un point d'affaiblissement tel qu'une promenade de 200 mètres était absolument au-dessus de ses forces, se mit, au commencement de mai, au régime réduit du plasma musculaire ; il absorbait tous les jours, sans aucune difficulté ni répugnance, un demi-litre de ce liquide rouge provenant de la compression de un kilogramme seulement de viande crue hachée.

Au bout de douze jours de traitement, cet adulte avait augmenté d'environ deux kilogrammes, il était méconnaissable et abattait ses deux lieues sans fatigue anormale. Après une légère interruption il continue le traitement, et nul ne se douterait, à le voir, qu'il est malade, qu'il a été, on peut le dire, presque à la mort.

Et ce n'est pas un simple coup de fouet que l'organisme reçoit de ce traitement, ce sont bel et bien les forces qui lui manquent pour lutter victorieusement contre la maladie.

Qu'on nous permette une comparaison.

On administre des drogues, généralement des poisons, à un malade : c'est faire pour lui un peu ce que l'on fait en ce moment pour les Boers, c'est lui donner de nouvelles armes, canons et fusils perfectionnés, pour lutter contre le microbe, contre l'Anglais. Malgré ce secours d'armes perfectionnées, les Boers seront finalement écrasés sous le nombre.

On donne au malade du plasma musculaire, c'est-à-dire le principe même d'activité qui permet à son organisme de détruire, d'étouffer le microbe ; c'est comme si une puissance européenne se décidait à quintupler les forces de l'armée boer en lui envoyant deux cent mille de ses soldats. Bien qu'au Transvaal un soldat européen, sous un ciel qui n'est pas le sien, ne vaille pas un Boer, néanmoins avec ce formidable renfort les Burghers alliés jetteraient les Anglais à la mer ; de même qu'avec le formidable renfort du plasma musculaire acheté chez le boucher, les cellules combattantes de l'organisme arrivent sans peine à jeter dehors le microbe.

LÉO DEX.

N'avouez jamais la vieillesse de votre intelligence ne dites à personne l'âge de vos pensées. —G. SAND.

Dans leur orgueil, les hommes ne s'avisent jamais de se mesurer à leur cercueil, qui seul, néanmoins, les mesure au juste.—BOSSUET.

Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent fléchir la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

VICTOR HUGO.